

Danseuse exceptionnelle 2017

**Tamara Bacci**

**« J'ai besoin de me mettre en danger »**

*Tamara Bacci, vous voici nommée « danseuse exceptionnelle ». Votre première réaction ?*

Touchée. Toutes ces années où nous nous sommes battues se trouvent récompensées !

*Nous ?*

Je me vois plutôt au service d'œuvres. Un processus de création est toujours collectif. Et mon parcours est aussi celui de toutes les personnes qui m'ont accompagnée et m'ont aidée à me développer.

*Ce prix arrive à un moment singulier : vous créez votre première chorégraphie, le solo « Sull Ultimo Movimento », perçu par certains comme... vos adieux à la danse.*

De multiples fins m'ont touchées : ma collaboration avec la chorégraphe et danseuse Cindy Van Acker, le décès de ma mère, jadis celui de mon ami. Je me suis intéressée à la question du dernier mouvement. J'ai songé à la fin de ma carrière de danseuse. Je n'ai plus les mêmes capacités physiques. Du coup, je voulais entamer ce dernier geste et le rendre significatif.

*Est-ce une façon de léguer un dernier portrait de soi au public ?*

Non. Je le fais pour moi. Ça m'apaise. Et chaque fin ouvre la porte à autre chose. Je voulais aussi dire aux gens l'importance des fins et la nécessité de les anticiper, de les préparer.

*« Su'Il Ultimo Movimento » rassemble des instants marquants de votre carrière. Il comprend aussi des passages très intimes. Était-ce particulièrement difficile à créer, puis à interpréter.*

Au départ, il y a le dernier battement de cœur de maman. Elle a eu un arrêt cardiaque brutal. C'est un dernier geste, un ultime mouvement de son corps. J'ai compris que tout ce que j'ai dansé durant ma carrière entrait forcément en résonance avec ma vie. En répétition, c'était difficile car je suis allée rechercher dans l'émotionnel, dans le passé. C'était presque de l'ordre d'une psychothérapie. Au fil des représentations, j'ai appris en m'en détacher.

*Je vous cite : « Les chorégraphes m'ont beaucoup utilisée pour ma technique, pour ma virtuosité. Je veux désormais une forme de liberté, de tranquillité, de lâcher prise. Je ne veux avoir plus que du plaisir à danser. »*

J'aime la perfection, ne pas échouer. Je me suis mise énormément de pression. Quand il y avait des moments très difficiles à danser, je laissais entrer la peur. C'est ça qui chasse le plaisir. Aujourd'hui, je me dis qu'échouer c'est bien aussi. On en retire quelque chose.

*Vous enseignez la danse à la Manufacture et au Ballet Junior. Quelle professeure êtes-vous ?*

Je suis exigeante. Je leur apprend aussi à s'écouter, à ne pas pousser leur corps dans la souffrance, à ne pas aller trop loin pour faire plaisir à son enseignante ou au chorégraphe. Je souhaite qu'ils soient conscients de l'exigence du métier.

*Ce qui m'amène à une autre ancienne citation, datée de 2007 : « les danseurs sont exploités et ne sont jamais écoutés. »*

C'est une ancienne manière de travailler où le danseur se place totalement à disposition. Un exemple à l'Opéra :

Pile à l'heure, l'orchestre cesse sa répétition. Pas les danseurs. Jamais. On a le premier rôle. On se blesse. On ne dit rien et on poursuit. Un danseur contemporain gagne aujourd'hui en Suisse au mieux 5500 francs brut par mois. Cela reste peu en comparaison des dix ans d'apprentissage et des horaires de travail très chargés.

*Grand prix de la danse 2017, la danseuse et chorégraphe Noémi Lapzeson était percluse de douleurs. Plutôt que de terminer sa vie paralysée, elle a choisi de nous quitter. Que vous inspire le destin de cette artiste qui a marqué la danse contemporaine suisse ?*

Nous avons parlé de ses douleurs et ces discussions ont provoqué chez moi une alarme assez forte, vu que j'aime pousser le corps assez loin. La danse ne doit pas être la seule chose qui existe dans ta vie. Y compris physiquement. Notre corps, s'il fait mal, on ne peut pas le poser, comme un instrument de musique.

*Dans « Duo » en 2015, voici que vous prenez vous aussi la parole sur scène. Comme comédienne.*

J'ai besoin de me mettre en danger, d'exprimer des choses à l'aide d'arts différents. Ainsi, en 2009, le metteur en scène Pascal Rambert et sa proposition du spectacle « Knockin' on Heaven's Door ». Durant les premières répétitions j'étais désarmée. J'ai dû puiser mon vocabulaire ailleurs et ça m'a vraiment plus. En 2013, il y a eu la pièce collective « Laissez-moi danser » en compagnie de Marthe Krummenacher et Perrine Valli. Nous nous sommes questionnées sur nos parcours de danseuse.

*Devenir Pina Bausch sur un plateau de théâtre ?*

Fantastique ! Ça m'a ramené au début de ma carrière. J'ai toujours voulu aller chez Pina Bausch. J'ai été très touchée de cette proposition du metteur en scène Mathieu Bertholet. L'essentiel dans ce projet était d'être sincère, d'aller dans la vérité de ce que l'on souhaite transmettre.

*11 ans de collaboration avec la chorégraphe et danseuse Cindy Van Acker au sein de sa compagnie Greffe, cela-t-il marqué à jamais un physique, une gestuelle?*

Lorsque j'ai arrêté avec Cindy, mes propositions pour d'autres chorégraphes restaient marquées par cette géométrie, ce sens des lignes. Mon corps me avançait quand bien même je souhaitais me libérer de ce vêtement. Je suis très heureuse d'avoir vécu cette expérience. Cindy a une exigence très forte, mais aussi une immense écoute. J'en suis fière. Quand j'ai vu pour la première fois « Fractie » au début des années 2000 je me suis dit : c'est ça que je veux faire. Ce travail est tellement juste !

*Vous parlez d'un vêtement. Quand vous avez débuté votre travail avec Cindy Van Acker, vous en portiez un très différent : celui de la compagnie Linga, formée par deux anciens danseurs de Maurice Béjart, sans oublier votre présence au sein du Béjart Ballet Lausanne à la fin des années 80.*

Entre la compagnie Linga, quittée à 28 ans, et Cindy Van Acker il y a eu quatre ans d'interruption de la danse. J'y suis revenue par l'enseignement, puis des collaborations avec Thomas Lebrun, du néo-classique avec Ken Ossola. Foofwa d'Immobilité m'a radicalement amenée dans le contemporain qui m'attirait. Je me suis complètement dé faite de mon monde précédent...même si une fois j'ai raté une audition chez Gilles Jobin qui me jugeait encore trop néo-classique. Je l'ai rejoint plus tard, en 2007 pour la reprise du spectacle « Moebius Strip ».

*Quelle musique écoutez-vous lorsque vous ne dansez pas ?*

Classique ! Ça va chercher au plus profond de moi-même, ça m'apaise. De même que son opposé absolu, la musique expérimentale électronique comme celle de Pan Sonic et Mika Vainio, qui a collaboré avec Cindy Van Acker.

*Un saut dans le temps : lorsque vous poussez à Genève la porte de la Royal Academy of Dance, vous avez 7 ans. Par convention, par passion ?*

Ma maman a eu envie que je me tienne bien et que je ne traîne pas dans la rue. Elle avait un amour pour la danse classique mais ne rêvait pas que j'en fasse une carrière. Je n'étais pas parfaite, je prenais plus de temps que mes camarades pour mémoriser les pas. Plus tard, j'ai découvert ce plaisir de faire et refaire, d'être disciplinée. Jusqu'au jour où j'ai poussé la porte de l'Ecole de danse de Béatriz Consuelo et du Ballet Junior. Par amour de la danse et pour être avec mes copines.

*De sacrées copines : Sarah Ludi, Anja Schmidt, Prisca Harsch, Gille Jobin, Foofwa d'Immobilité, Ken Ossola, Patrice Delay... toutes et tous ont fait carrière dans la danse. Quelle volée !*

Nous nous sommes mutuellement tirés vers le haut. Il y avait une très grande camaraderie. Et puis il y avait la discipline de fer de Beatriz Consuelo.

*A 17 ans, le Deutsche Oper Berlin...*

J'ai laissé ça dans les mains de ma professeure. Elle m'a dit d'aller auditionner à Berlin, je m'y suis rendue. J'ai été très fière. Dans une compagnie d'opéra on ne danse pas que du classique et j'ai commencé à comprendre ce que j'aimais ou pas.

*Pourquoi revenir en Suisse chez Maurice Béjart ?*

J'ai retrouvé une lettre de cette époque adressée à ma mère : « Je danse, je suis heureuse, mais bientôt je vais revenir ici pour fonder une famille et commencer un « vrai » métier. » Lorsque mon ami est décédé brutalement en Israël lors d'une tournée de l'Opéra de Berlin en Israël, je n'ai plus voulu rester dans ce corps de ballet. Maurice Béjart était venu à l'Opéra de Berlin avec l'Oiseau de Feu et le Sacre du Printemps. Suite à ce drame, j'ai recontacté Béjart chez qui je suis restée deux ans. Jusqu'au jour où je suis sortie de ce brouillard de tristesse.

*On peut bien danser en étant triste ?*

Oui. On doit aller dans le corps avec toute notre tension mentale. On oublie la tristesse. C'est même apaisant de danser ainsi.

*1999, vous partez en Indes et vous lâchez la Compagnie Linga ?*

Il y a eu un ras le bol. Un épuisement et l'impression de devoir correspondre à une image qui m'était étrangère. J'ai voulu expérimenter un vrai métier, me sentir utile. J'ai compensé la danse avec du triathlon. Trois ans durant, j'ai évité l'art comme la peste... Et puis c'est revenu. Enseigner la danse à des amateurs m'a reconnecté.

*Nous sommes en 2018. Votre avis sur la danse désormais : c'est un vrai métier ?*

Oui.

Entretien réalisé par Thierry Sartoretti